Civilisations

Revue internationale d'anthropologie et de sciences humaines

60-2 | 2012

Être ou ne pas être balkanique

Sevdah

Malina Stefanovska

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/civilisations/3038>

DOI : 10.4000/civilisations.3038

ISSN : 2032-0442

Éditeur

Institut de sociologie de l'Université Libre de Bruxelles

Édition imprimée

Date de publication : 27 juillet 2012

Pagination : 119-133

ISSN : 0009-8140

Référence électronique

Malina Stefanovska, « Sevdah », *Civilisations* [En ligne], 60-2 | 2012, mis en ligne le 30 août 2015, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/civilisations/3038> ; DOI : 10.4000/civilisations.3038

SEVDAH

Malina STEFANOVSKA

Résumé : *Cet essai combine des souvenirs d'une enfance macédonienne et des réflexions sur cette nostalgie particulière, cultivée à travers la littérature et la musique, qui définit l'identité culturelle balkanique. Le sentiment de « sevdah », inspiré par la littérature et ancré dans l'histoire particulière de l'auteur avec son origine multi-ethnique et son émigration, sert de trame à l'évocation poétique d'un mode de vie et d'un parler désormais disparu, celui de l'ancien Bitola avec son héritage ottoman.*

Mots-clés : nostalgie, émigration, Macédoine, Cincars (Tzintzars), turcismes, Orhan Pamuk.

Abstract: *This essay combines memories of a Macedonian childhood and reflections on a particular feeling of nostalgia, cultivated through literature and music, and which defines the cultural identity of Balkan peoples. The « sevdah » mood, inspired by literature and rooted in the author's particular multi-ethnic background and her history of emigration, is used to evoke poetic memories of old Bitola and its language marked by Turkish heritage.*

Keywords: nostalgia, emigration, Macedonia, Cincar (Tzintzar) ethnic minority, Turkish expressions, Orhan Pamuk.

Après dix ans, je revois les ruelles étroites de la petite ville du sud de la Macédoine où sont nés mes parents et où habite encore une partie de ma famille. Enfant, j'y passais régulièrement les vacances d'été à jouer avec mes cousins, soulever la poussière entre les pavés turcs et m'imprégner des odeurs de notre sud : poivrons grillés, pastèque mure, menthe et basilic. J'ai décidé d'y passer quelques jours de vacances avec ma famille. Mon fils Théodore qui de son héritage byzantin ne garde que le prénom impérial, me suit, réticent, fatigué. Il jette un regard dégoûté sur les vieilles maisons, les vêtements élimés des passants, les mauvaises herbes qui poussent dans le parc. Nous étions partis à la découverte du quartier paternel, mais les choses ne se passent pas comme prévu : il fait chaud, nous avons besoin d'une boisson, nous nous arrêtons à une terrasse de café, à côté du petit cours d'eau qui traverse la ville et qui a l'air d'avoir bien soif, lui aussi. Après avoir bu son coca, Ted – car c'est à Los Angeles qu'il est né il y a douze ans et il voit Bitola pour la première fois – commence à se plaindre. Pourquoi sommes-nous ici ? Il n'aime pas cette ville inconnue où le soleil tape trop fort et où les rues sont étroites, irrégulières, les maisons vieilles. Il ne veut pas se confronter à la semi-pauvreté et au déclin, visibles dans les façades des magasins, la poussière et les lézardes des murs.

Je me prépare à lui répondre que nous sommes ici parce que je voudrais revoir la ville de ses grands-parents et la lui faire connaître, que ce pays est aussi le sien, que Bitola était autrefois une ville merveilleuse. Mais ces clichés m'étouffent, je ne trouve pas les mots justes. Je vois tout à coup la rue à travers ses yeux et je m'aperçois qu'il n'a pas entièrement tort. Qu'y a-t-il de beau dans cette province endormie du sud des Balkans ? Les vieilles maisons sont en ruines, les nouvelles frappent par leurs couleurs criardes. Pour moi, Bitola est unique, mais est-il possible de lui communiquer cet héritage macédonien ? Ce garçon en face de moi est en même temps mon fils et un étranger qui ne comprend pas ma langue maternelle. Le choc devant la distance qui se creuse entre nous me fait monter les larmes aux yeux. Je le regarde, lasse. Il ne pourra jamais sentir l'enchantement de ce monde qui a été le mien. Pire, son regard rompt le charme et montre la trame usée de mon Sud mythique. Tout comme moi, mes souvenirs sont la proie du temps qui passe. Je ne dis rien mais Ted, à qui ma mélancolie n'échappe pas et qui me sent loin de lui, essaie de me consoler : « Mais ce n'est pas important si je ne l'aime pas, Maman, j'aime notre maison à nous. Toi aussi, ta vie est avec nous maintenant ». Nous rentrons, silencieux : nous verrons la maison de mon grand-père une autre fois. Je me force un peu d'abord, puis je retrouve spontanément « ma vie avec eux », mon mari et mon fils, ces étrangers qui me sont proches.

Rentrée à Los Angeles, je ressens pourtant le besoin de me replonger dans ce sentiment qui a motivé mon pèlerinage dans la ville natale de mes parents. Je voudrais non seulement évoquer quelques images de mon passé, mais aussi remettre sur la carte du monde occidental qui m'a happée et qui est maintenant le mien, un coin et une époque oubliés. J'ai le mal du pays, le *sevdah*. Cette nostalgie particulière me relie à mes racines balkaniques, elle a pour moi une valeur que mon fils ne peut pas comprendre, mais qui est aussi profonde et personnelle que l'est un rêve. *Sevda'* – mot ancien dont le « ah » final débouche sur un soupir – signifie le regret du temps qui

passé. Mes compatriotes désignent par ce terme hérité de leurs envahisseurs turcs une mélancolie lourde et douce, cultivée à travers la musique et la littérature, qui fait partie de leur identité commune. Le terme viendrait de la langue arabe : *sawdâ*, noir, et désigne une tristesse noire ressentie et cultivée dans certaines cultures méditerranéennes, du Portugal à la Turquie. En feuilletant le *Dictionnaire des Intraduisibles*, j'en retrouve avec surprise la version luso-brésilienne, *saudade*¹, mais devant l'absence manifeste du *sevdah* des Balkans je ressens une pointe de jalousie. D'autres dictionnaires le définissent comme une nostalgie profonde pour un objet ou un être aimé et perdu, un désir constant et vague pour quelque chose qui n'existe pas et n'a probablement jamais existé. Lorsque pour parer à ce silence je me rabat sur cette source de connaissances communes qu'est la « toile » je comprends que cette nostalgie spécifique est en effet une possession culturelle très disputée. Wikipedia, plus démocratique que le *Dictionnaire des Intraduisibles*, lui reconnaît des équivalents en d'autres langues, sans toutefois mentionner la mienne. *Sevdah* désigne plusieurs associations qui rassemblent la diaspora de mes ex-compatriotes, un groupe musical, quelques films et sites de discussion. Mais je me perds bientôt dans les disputes interethniques d'inconnus dont les discussions passionnées témoignent de leur maladresse linguistique autant que de leur engagement : un Portugais le revendique comme patrimoine national, un Bosniaque est tout surpris de le retrouver dans sa patrie d'adoption, le Brésil ; d'autres se demandent s'il peut se traduire ou non par nostalgie, s'il correspond à la mélancolie romantique. Les disputes sur son « intraduisibilité » montrent que le sentiment est bien vivant, qu'il fait partie d'un patrimoine symbolique, d'un véritable « lieu de mémoire ». Il serait pour les ressortissants des Balkans une revendication identitaire autant que la « galanterie » l'est pour les Français. Cela me console car si ma nostalgie ne touche pas mon fils, elle résonnera peut-être avec quelques inconnus.

Les réponses aux questions que je pose à des amis serbes, bosniaques, bulgares ou turcs me le confirment : tous connaissent le mot et le sentiment, parfois même sa version plus sombre, cette nostalgie suprême que notre folklore appelle le *karasevdah*, ce qui – vu son sens arabe – donnerait tautologiquement « la noire atrabile ». Sous une forme ou une autre, le *sevdah* n'est peut-être pas un sentiment propre aux Balkans, mais il leur est consubstantiel. C'est par ce regret – mal d'amour, mal du pays ou simplement regret de la jeunesse disparue – que se définit dans ses propres yeux l'*Homo balkanicus*² par rapport à l'« Occidental ». L'Europe du sud-est voit dans cette tristesse le signe d'une élévation spirituelle, et elle méprise un peu le côté trop

1. *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles*, (Cassin 2004), article « Saudade ». Mais l'article retrace l'origine du mot uniquement à partir du latin (*solitatus*, solitudes) et le relie strictement au « sentiment très singulier d'un peuple toujours penché vers l'au-delà de ses horizons atlantiques ». Il en élargit toutefois le sens à la spéculation philosophique qui voit dans la *saudade* « une expérience de la condition humaine particulièrement apte à exprimer son rapport à la temporalité, la finitude et l'infini. » Le *Grande Dicionario Etimológico-Prosódico da Língua Portuguesa* va jusqu'à affirmer que ce mot est « le plus beau de notre vocabulaire » parce qu'il s'accorde « le mieux avec notre tempérament affectif » [ma traduction] et rapporte, tout en la niant, l'opinion qu'aucune autre langue ne connaît de vocables correspondant à *saudade*. Pour son étymologie discutable voir Leo Pap (1992).

2. Il va sans dire que la femme est tout aussi sous-entendue par cette désignation latinisante, héritée et sans doute involontairement sexiste.

optimiste de certaines autres nations. Le regret du passé y est considéré comme le trait caractéristique des vieilles cultures, des pays en déclin, des âmes poétiques. Le mal du pays en particulier est également endémique à une culture d'émigration traditionnelle, comme celle de la Macédoine. À un niveau plus personnel, la tristesse est consubstantielle aux aléas de mon propre départ, à l'éclatement de mon pays, à sa disparition progressive des cartes et de la mémoire du monde. Elle accompagne aussi le lent effilochement de mon langage maternel, son inévitable oubli. « Pour se souvenir on a besoin des autres » disait Maurice Halbwachs dans *La Mémoire collective* (1967). Paul Ricœur, le citant, rappelle que lorsque nous ne faisons plus partie du groupe qui préserve un souvenir, notre mémoire s'étiolle faute d'appuis extérieurs (Ricœur 2000 : 148). Et la communauté qui entourait mon enfance de ses histoires, de ses chants, de ses langues et de sa culture ne vit plus que dans mon souvenir et celui de quelques familiers. Mais dans ce lent dépérissement d'une mémoire et d'une culture (qui est d'ailleurs, il faut le dire, remplacée par d'autres, bien vivantes, mais qui ne sont plus les miennes), la mélancolie est mon alliée ; elle ancre mes souvenirs dans un sud aimé et désormais mythique que je retrouve parfois dans mes pérégrinations sur d'autres continents : au Mexique, en Tunisie ou en Louisiane. Un sud qui fait partie de mon *Heimat* virtuel.

Pour moi, ce sud s'ouvrait au petit matin, dans le train de nuit qui reliait Belgrade à la frontière de la Grèce et à la ville de mes grands-parents. J'avais sept ou huit ans. Au départ, je humais, excitée, l'odeur du goudron et de la suie jetée par la locomotive à vapeur. Je m'endormais sur l'étroite couchette du wagon-lit, dans les draps propres, rêches et usés des chemins de fer yougoslaves, bercée par le bruit régulier des roues. À l'aube, le sifflet de la locomotive me tirait du sommeil dans un paysage qui ne ressemblait en rien à la campagne serbe, verte et vallonnée : des montagnes rocailleuses et nues, des gorges étroites, sombres, une gare au nom étrange d'hérésie chrétienne, Bogumile, dont je me demandais ce qui la rendait « aimable à Dieu ». Le train semblait s'engager dans un passage dangereux et le paysage se mélangeait aux rêves dans lesquels je sombrais de nouveau. Au réveil, plus tard, nous étions dans un autre monde. Passées les montagnes au sud de Skopje, on apercevait de loin les gigantesques rochers au-dessus de Prilep, semblables à des ruines et nommés « Markukuli », « les tours de Marko », que selon la légende le héros géant médiéval aurait jeté de son épaule dans un tournoi de force. Le train traversait maintenant une grande plaine, s'arrêtait, repartait de plus en plus lentement comme si les manières pressées du nord ne le concernaient plus. Et je voyais avec ravissement que la plaine se transformait en une immense rizière parsemée de buffles noirs, splendides, aux grandes cornes en forme de lyre, tout aussi indifférents à notre impatience que semblaient l'être le train, le conducteur, et l'univers dans lequel nous venions d'entrer. Nous approchions – allez, plus vite ! – de Bitola, où nous attendrait mon grand-père Filip que je surnommais fièrement « de Macédoine », avec ses yeux riants couleur de myosotis, et un fiacre loué, tiré par deux chevaux harnachés de clochettes. Vers midi, lorsque la faim commençait à se déclarer, le train ralentissait enfin pour la bonne raison et s'arrêtait. Les premiers souvenirs qui me reviennent sont l'odeur de la poussière, le soleil, et la surprise de voir que tout le monde descendait. C'était la gare terminus. Comme le petit passage frontière vers la Grèce, quatre kilomètres plus loin,

était fermé pour le trafic ferroviaire, Bitola était la fin du voyage. Pour moi, c'était en même temps le bout du monde et le centre de mon univers d'enfant.

Cet univers se déployait à partir de la maison de mes grands-parents paternels qui n'existe plus aujourd'hui que sous forme de ruine. Je lui avais rendu une visite solitaire le lendemain de l'expédition ratée avec mon fils. Elle tenait debout, mais à peine, l'étage en surplomb brinquebalant, les fenêtres et les colombages brisés ; un chien aboyait de sa niche au milieu de la cour, terrifié par mon effraction. Ses habitants, absents, étaient manifestement très pauvres, et indifférents au sort de la bâtisse. Je suis restée longtemps à la regarder. Depuis quelques jours, elle revient dans un rêve qui se répète : je me promène à travers Bitola, dans ses ruelles vides et baignées de soleil. J'y souffre d'un ennui aigu, et pourtant, au réveil, je me surprends à refaire cet itinéraire en pensée avec nostalgie. C'est un sentiment étrange et je me demande en vaquant à mes affaires s'il est possible de regretter l'ennui. En Californie où il fait toujours beau, je me réjouis ainsi parfois lorsque le ciel se couvre : les nuages me rappellent des moments un peu désolés de mon passé yougoslave. Le sentiment est doux et je me rends compte qu'il a quelque chose à voir avec le passage du temps. Un ennui si profond exige une grande plage de temps, et ces moments immobiles et denses qui sont ceux des enfants qu'on a envoyés faire la sieste ou des adolescents impatientes de devenir adultes me manquent à présent. En regardant la maison paternelle, j'ai pensé qu'elle soutenait encore, mais avec peine, ce temps dont on sent la lenteur rassurante, le manque de sens, le caractère apparemment infini. Elle durait encore, mais n'était déjà plus une maison. Elle prenait son temps pour mourir.

Demeure bourgeoise début du XX^e siècle, abandonnée, Bitola.
© Malina Stefanovska, 2010.

Vivante, rayonnante telle qu'en elle-même, mon souvenir l'arrête, cette maison figure encore au cœur des flots lumineux, mutuellement isolés, des souvenirs d'enfance que je voudrais évoquer. Avec ses colombages, sa vigne et sa pierre en ardoise qui marquent l'entrée, ses tuiles rouges et ses murs blanchis à la chaux, elle était enfoncée au fond d'une longue cour en retrait de la rue, dans un domaine féérique pour la petite citadine que j'étais : jardin potager, arbres fruitiers, mauvaises herbes, poules qui picorent, une abondance de poussière et de terre battue qui, dès qu'on ouvrait le robinet extérieur, se transformait magiquement en boue à pétrir avec les pieds et les mains, à modeler en ruisseaux ou en maisons en miniature. Un monde de jeux qui se terminait sous un immense mûrier noir, le *karadut*, au milieu du sentier menant à la rue. L'arbre avec son nom archaïque turco-slave, de même que la rue, me semblaient fabuleux : ses fruits tachaient de couleur encre nos pieds nus lorsque nous les écrasions en courant, jusqu'au jour où les adultes décidaient d'en organiser la cueillette. Ils étendaient alors dessous de vieilles couvertures, puis envoyaient un grand garçon grimper sur ses branches et les secouer. Nous, les petits, couchés sur ces couvertures, nous attendions cette pluie de fruits juteux qui nous tombaient dessus et fondaient dans la bouche, pour une fois sans trop de poussière. Nous en mangions jusqu'à en être malades.

Tout aussi fabuleuse, sortie droit des contes orientaux, me semblait la rue, avec sa vie propre : le matin, au frais, les jeunes filles passaient les bras chargés de *tavas*, plats en cuivre, ronds et peu profonds, remplis de nourriture qu'elles allaient faire cuire au four du quartier : les *zelniks* dont la pâte, farcie de poireaux, d'épinards ou de fromage, s'enroulait en forme d'escargot géant, la *turlitava* (« plat qui déborde »), ou l'*imam baldi*, (« celui qui a terrassé l'imam »), mets aux légumes et aux noms mystérieux qui pour moi évoquaient un monde de califes et de bachas dont je ne compris que bien plus tard qu'il était moins le nôtre que celui de tout un islam dorénavant lointain. Les *naloni* des filles qui allaient au four – sortes de sandales en bois venant également de cet univers de hammams et de harems – frappaient fièrement le pavé turc. Elles portaient gracieusement sur un bras levé leur plat qu'un grand mouchoir blanc protégeait de la poussière. Parfois une petite fille les suivait, arborant avec la même fierté son petit plat rempli de pâte grisâtre et dure, trop pétrie de ses mains d'enfant, que les adultes goûteraient avec des « ah » et des « miam » de bienséance théâtrale. Puis vers midi, sous le soleil tapant, les femmes récupéraient les plats chauds et se retrouvaient pour bavarder un moment auprès du four. Elles s'interpellaient mutuellement par le prénom du mari : la femme de Filip était *Philipeitza*, la femme de Petre, *Petreitza*. Comme ma grand-mère, elles portaient des tabliers tissés à la main, des jaquettes sombres en laine rêche tricotées de leurs mains. Leurs voix étaient aiguës, leurs intonations chantantes. Par modestie, elles mettaient la main devant la bouche lorsqu'elles riaient, ajustaient souvent leur foulard pour cacher leurs cheveux.

La rue commençait cependant sa vraie vie dans l'après-midi, vers cinq heures, les travaux ménagers terminés, après la canicule et la sieste. Elle devenait alors le lieu de passage reliant la campagne et le centre-ville, traversée de charrettes à chevaux, de pittoresques troupeaux de chèvres et de moutons rentrant des pâturages et qui passaient la nuit dans les granges parsemant encore le quartier, parmi le mélange hétéroclite de bâtiments ruraux et de vieilles demeures somptueuses mais ruinées. Elle était aussi

le lieu de communication entre les vastes arrières-cours qui entouraient les maisons, avec leurs arbres fruitiers, et leurs animaux domestiques. De rares voitures, car elles évitaient généralement les rues non goudronnées, des enfants qui couraient partout et de nombreux vélos ajoutaient à l'animation. C'était aussi le lieu – et le moment – du loisir du soir. Les hommes partaient vers les cafés du centre, les femmes s'asseyaient sur les grandes pierres plates et polies posées des deux côtés des portes cochères, et faisaient des travaux d'aiguille conversant et s'interpellant à travers la rue, regardant passer gens et bêtes, se chauffant aux derniers rayons du soleil.

Maison paternelle de l'auteure, Bitola.
© Bojana Stefanovska, 2010.

Lorsque je venais l'y rejoindre, ma grand-mère me faisait participer à ses travaux : la broderie, le tricot, et avant cela la préparation et le filage de la laine. La toison du mouton, fraîchement lavée, devait être débarrassée avec les doigts de ses brindilles et de ses impuretés, gonflée en masse laineuse et douce, puis transformée en fil à tricoter. On la filait avec une simple quenouille tenue à la main : on prenait un petit tas entre les doigts mouillés de salive, on le roulait en l'étirant et en le rattachant au reste du fil qu'on enroulait simultanément sur la quenouille tenue de l'autre main. C'était magique : je me sentais entrer directement dans mon livre illustré « La belle au bois dormant ». J'étais la princesse qui se piquait, j'allais m'assoupir pour une centaine d'années... Mes mains se souviennent parfaitement de ces gestes séculaires que je saurais reproduire sans faute, mais qui ne me seront plus jamais demandés. D'autres souvenirs affluent, tout aussi archaïques et inutiles : le découpage des chiffons pour en faire de grandes descentes multicolores, le grand métier à tisser, l'enfilage des feuilles de tabac sur la corde à sécher. Il ne sera jamais question pour moi de transmettre à mon tour ces activités auxquelles vauquent encore des femmes indiennes ou afghanes,

que je regarde avec jalousie dans des reportages télévisés. Mais peut-être est-ce leur inutilité, justement, qui fait que ces tâches humbles et disparues s'accrochent obstinément à mes doigts et à mes rêves...

Les souvenirs impliquent aussi d'autres sens. Tout comme mes pieds ont gardé ce goût de fouler le sol nu, la terre battue et les pierres polies par l'usage, ma bouche se souvient des goûters délicieux avalés en courant – une tartine de pain bis enduite de saindoux et saupoudrée d'un mélange de sel, paprika et menthe séchée. De même me revient le parfum des poivrons cuits sur une plaque qui reste pour moi la « madeleine » proustienne par excellence, ou le son saccadé des *naloni* frappant le pavé turc de notre rue. Ces sandales, disparues depuis longtemps et dont je retrouve le souvenir dans les images de cothurnes japonais, étaient portées aux bains turcs, mais aussi autour de la maison, pour sortir dans la cour : une semelle en bois plate, une seule barrette en cuir pour tenir aux pieds et garder les pieds au sec. À la différence des mules en satin noir brodées de fleurs que l'on portait à l'intérieur et que je retrouvais encore sur les étalages des artisans jusqu'à ce que les remplacent les espadrilles chinoises, les *naloni* ont disparu depuis longtemps, de même que le pavé ancien qui recouvrait les rues de la ville. Les cailloux espacés et irréguliers de la *kaldırma* (provenant du grec, *kalo droma* ou « bonne route » qui est – on le sait – une sorte de contresens ou d'utopie dans les Balkans) permettaient à la terre battue, poussière ou boue selon la saison, de s'affirmer et exigeaient une grande habileté dans la démarche. Ce pavé turc tordait régulièrement mes chevilles lorsque je courais à travers les cours et les fourrés et brisait mes talons aiguille quand, adolescente déjà, je me dépêchais d'arriver au *corso* du soir. Mais les jeunes porteuses de plats savaient bien s'y prendre pour négocier le contact du bois et de la pierre, et faisaient résonner la rue d'un « tacatacatac » fringant. La démarche des femmes de Bitola, toujours en pantoufles ou en *naloni*, avait d'ailleurs quelque chose de dansant, d'un peu traînant, qui les distinguait des citadines de Belgrade, pressées sur leurs talons. Le chlop-chlop-chlop rythmé des pantoufles, et le tacatacat des semelles en bois correspondent aussi à mes premières images de cette fatigue et cette lassitude sans nom qui s'exhalait de leurs exclamations : « Oh' lele », ces sortes de soupirs résignés traduisaient le mal au dos autant que le mal à vivre. Mais au matin, la démarche des jeunes filles faisait passer un message différent. Comme des étalons de race, elles piaffaient et caracolaient fièrement sur le pavé. Le bruit de leurs pas faisait rêver de hammams et de harems, et posait à la gent masculine un défi que je devais déjà ressentir même si les garçons ne m'intéressaient pas encore, puisque j'essayais, moi aussi, de me pavaner sans trébucher. Mais pour cela il fallait laisser glisser la pantoufle vers l'avant, la rattraper avant qu'elle ne s'envole, risquer. Nous, les petites, nous agrippions de l'orteil la semelle, produisant un bruit impressionnant de mitraillette, jusqu'à la chute inévitable. Nous chutions régulièrement, les genoux écorchés, pleurant, courant nous faire consoler par les grand-mères. Au crépuscule, on nous envoyait retrouver ces sandalettes jetées du pied dans la presse et oubliées dans quelque cour du voisinage. Car une fois les prétentions à la féminité abandonnées, il était bien plus agréable de courir pieds nus, de sentir la douceur des pierres arrondies, la poussière et les occasionnels fruits écrasés. En y repensant maintenant, je me dis que mon Sud, je l'ai vraiment vécu avec toute la volupté enfantine : pétri des mains, foulé des pieds, goûté jusqu'à assouvir tous mes sens. Depuis lors, c'est de la même

manière, les pieds nus et la narine ouverte, que je tâte et le hume à chaque rencontre, qu'il soit africain, ou méditerranéen. Les « va-nu-pieds » du tiers monde me rappellent la matière même de mon enfance que je voudrais déterrer sous la modernité stérile de la Californie. De même, ce monde plongeant dans les siècles et « passé » – comme le sont les tissus exposés longtemps au soleil – me fait sentir qu'à l'instar de Baudelaire « j'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans ».

Sous ces souvenirs personnels remonte en effet un passé encore plus lointain, évoqué par les histoires familiales. C'est à Bitola, du vieux nom de Monastiri, que se fixèrent il y a plus d'un siècle mes ancêtres maternels *tzintzares*³. Dans cette ville commerçante prospère qui rattachait la plaine macédonienne à ce qui est aujourd'hui la Grèce, ces marchands de bétail enrichis achetèrent de belles demeures, enseignant à leurs enfants la musique et le français, s'embourgeoisèrent peu à peu. Plus tard y descendirent également de leur village montagnard mes grands-parents paternels pour envoyer leur fils à l'école (non pas les filles) et se convertir tant bien que mal de paysans en citadins. Y vivaient encore au début du XX^e siècle, me dit-on, une vingtaine d'ethnies dont chacune parlait sa langue et gardait fidèlement ses coutumes et croyances, se mariant exclusivement à l'intérieur du groupe, dans son quartier. Je repense à ces mélanges qui ont donné le nom à la « macédoine de fruits » et à leur existence parallèle, pacifique, séparée par des murs invisibles : Arméniens, Turcs, Albans, Juifs, Serbes, Macédoniens, Roumains, Grecs, Tziganes, Aroumains ou Tzintzares, et bien d'autres dont l'existence et les noms mêmes sont maintenant oubliés à Bitola. La rue rassemblait les enfants qui jouaient et se disputaient en langue macédonienne, mais le soir chacun rentrait dans son monde, priait devant ses icônes ou sur ses kilims, passait à son autre langue, la maternelle. Ces groupes ont pour la plupart disparus, partis ou assimilés dans une fraternité politique rêvée et parfois imposée par la Yougoslavie socialiste. Mais les mots de l'enfance me mènent encore plus loin : je rêve d'un passé plus souterrain, celui de l'Empire ottoman qui durait encore jusqu'à la jeunesse de mes grands-parents et que je retrouve en palimpseste dans les expressions et les chansons. Les « kitabs » de famille, ces documents légaux rédigés en arabe et retrouvés un jour au grenier, de même que les médailles du grand-père, vétéran des Guerres Balkaniques, me le rappellent ou plutôt me le font imaginer comme ancré dans la culture de l'Orient méditerranéen, une culture que je partage avec Amin Maalouf (2004)⁴ davantage qu'avec mes compatriotes serbes, plus au nord. De ce passé ne me reste pourtant aucun document : ils furent emportés par les guerres et les déménagements, par les peurs (il suffisait d'un décret ou d'une guerre pour les rendre nuls ou – pire – suspects), par la hâte de mes parents, pressés de quitter le sud

3. Les Cincars (ou Tzintzares) sont un groupe ethnique proche ou identique aux Valaques, Aroumains, et Koutzo-Vlaques qui habitent dans tous les pays balkaniques, descendent de populations indigènes au territoire, et parlent (ou parlaient jusqu'à un passé récent) une langue purement romane. Sur leur nom exact et leur histoire, controversée parmi les historiens et ethnologues, voir par exemple l'article « Valaques » des encyclopédies. Selon l'histoire orale de ma famille, ce nom désignerait les « Cinci », ou « Cinq » tribus venues de Roumanie qui s'installèrent sur le territoire de l'Albanie actuelle au XVII^e siècle puis – après l'incendie qui y détruisit leur capitale Moskopole – passèrent à Bitola ainsi que dans quelques autres villes macédoniennes.

4. Voir son récit autobiographique, *Origines* (2004).

pour s'établir en Serbie. Peut-être simplement n'ont-ils pas résisté à la méfiance que ressentait envers tout document écrit un peuple pratiquement illettré, nourri de chants et d'histoires orales. Je dois me contenter de quelques légendes pauvres en détail et d'autant plus fabuleuses : une grand-tante qui, restée veuve, gère, seule, sa grande propriété agricole, l'arpentant régulièrement à cheval, commandant à ses paysans, se disputant avec les Turcs, et choisissant parmi tous ces hommes ses amants secrets ; des mariages arrangés entre cousins, des histoires d'amour et de disputes autour de lointains héritages en Alexandrie ; des comptes chiffrés perdus dans les banques suisses ; des meurtres qui flétrissent la famille et qu'on cache systématiquement aux enfants...

À défaut de documents et de certitudes, mon archive personnelle se réduit ainsi aux « mots de l'histoire ». Il s'agit tout d'abord du parler ancien qui me hante alors qu'il a disparu depuis longtemps de ma vie, et peut-être même du Bitola d'aujourd'hui. Une nostalgie particulière se rattache aux appellations d'antan. Tout autant que le goût des mûres, c'est le vieux nom du mûrier, le *karadut* qui me réjouit et m'attriste en même temps. Ce noir profond (« noir comme un arabe » dit l'expression ancienne) venu du sud est aussi celui qui donne son nom à la mélancolie qui tue, le *karasevdah*. Mais il fait aussi partie du nom de Karadjordje, Georges-le-basané, héros qui a libéré la Serbie du joug ottoman... Tout un monde fabuleux affleure à travers ces mots venus de nos envahisseurs, un monde que j'aimerais partager avec Orhan Pamuk dans une évocation mélancolique entre amoureux du langage à laquelle m'invite son beau livre *Istanbul* (2007). Me laissant emporter par le *sevdah*, je comprends qu'il est étroitement lié à la plongée dans le temps qui passe, au chant de la langue. Dans le titre turc cité en couverture de son livre je reconnais le « loisir », *sehir*, avec un sentiment de familiarité immédiate. Entendu si souvent dans sa version slavisée, et sous forme verbale (*se'ir*, *se'iriti*) le mot évoque des moments agréables passés à se délasser en regardant les gens, à s'imprégner du monde, à méditer. « Que faites-vous ? » demanderait-on aux Bosniaques, maîtres du *sevdah* cultivé et apprécié (Pamuk 2007)⁵, et ils répondraient « E, vala, se'irimo », « Nous nous délassons, pardi » avec cet accent paresseux et ondoyant qui donne à leur constat le rythme baudelairien d'« aimer à loisir, aimer et mourir ».

Ces vieilles expressions me rappellent le parler de ma famille, version archaïsante du dialecte de Bitola, mélangée de turc et de grec. Seule la mémoire fragile d'une diaspora isolée pendant plusieurs générations peut garder de telles bribes linguistiques d'un passé oublié. Je m'émerveillais, étudiante à l'Université de Brazzaville, du français fleuri de mes amis congolais, qui me paraissait sortir droit des discours de Jean-Jacques Rousseau. Quand mes cousins m'entendent parler aujourd'hui, leur réaction est la même. La politique a bien remanié la langue macédonienne depuis ce temps et celle que je parle a pour eux le charme de vieux bibelots. Cela rajoute à mon sentiment d'être une étrangère, comme une « revenante » dans cette ville. Il me semble que je porte un deuil étrange, celui de la vieille langue qui rattache la Macédoine à son passé enterré. Et en effet, je retrouve ces mots oubliés lors d'un

5. Ce mot désigne également le type de musique traditionnelle d'inspiration orientale, nostalgique, cultivée et appréciée en Bosnie, en Serbie et sans doute ailleurs dans les Balkans.

séjour à Istanbul : le quartier, *ma'ala*, de mon grand-père, le centre, *çarşı* où les hommes siroient leur café, le rossignol, *bilbil*, et les roses, *gül*, sortis droits des vieilles mélopées, les *simet* et les *kofte* que je mangeais enfant et que j'aime encore... Le passé turc affleure jusque dans le nom de ma famille maternelle, Papazoglu – cet oxymore qui consiste à affubler le prêtre grec orthodoxe, *papas*, d'une terminaison turque, témoignant des mélanges admis ou tolérés dans l'Empire ottoman. Tout un monde était véhiculé par cette *lingua franca* de nos anciens envahisseurs, honnie mais acceptée, appropriée, remaniée à travers la péninsule entière. Elle a imprimé sa trace sur notre vie quotidienne, nos habitations, notre commerce, nos mesures, même sur notre corps, ainsi que je l'apprends en compulsant un dictionnaire serbo-turc pris dans les rayons de la bibliothèque familiale⁶. J'en retrouve le palimpseste jusque dans le personnage légendaire de mon enfance, le fou mais sage Nasreddine Hodja, que j'ai longtemps cru être musulman de Bosnie, « l'un des nôtres », pour apprendre avec un mélange de fierté et de tristesse que de nombreux et lointains folklores le revendiquent. Ce parler ancien dont les restes durent encore rend d'autant plus frappante l'absence des milliers de Turcs qui peuplaient autrefois Bitola et qui l'ont quittée, soit expulsés par la population slave, soit fuyant le socialisme, selon les récits. Il m'a permis, aussi, de retrouver dans le propriétaire d'un café à Istanbul où je profitais du *se'hir* un autre enfant d'émigrés de Bitola et d'évoquer avec lui la ville où vécurent nos grands-parents.

Pamuk parle longuement et poétiquement de cette nostalgie qu'il considère non pas comme la tristesse d'un seul mais comme un sentiment partagé par toute la communauté stambouliote. Le *huzun*, qu'il distingue d'ailleurs du *sevdah*, teinte selon lui la ville entière et ses habitants. En lisant ses expressions pour lesquelles je n'ai pas besoin de traduction, de même qu'à travers les vieilles photos qu'il y insère, je me sens reliée à une ville souterraine et invisible, à une communauté disparue. Après tout, Bitola aussi – éloignée de la capitale mais ouvrant sur l'Occident – faisait partie du monde qu'il évoque. Au tournant du XX^e siècle, c'était une ville cosmopolite qui s'enorgueillissait de plusieurs consulats, d'un lycée français et du premier cinéma des Balkans. Les filles de bonne famille fréquentaient les bals, les héritiers faisaient leurs études en France ou en Autriche. Mais avec le déclin et le démembrement de l'Empire, elle a perdu sa population et ses richesses. Le vieux Bitola tombe en ruine, remplacé par une ville nouvelle dont les habitants me sont étrangers. Ses deux belles anciennes mosquées désormais flanquées d'immeubles en béton témoignent du mariage mal assorti (et dorénavant enterré !) entre le passé oriental et l'avenir socialiste. Et lorsque l'on jette le regard sur les vieilles façades, il n'est pas rare de voir le ciel se profiler à travers leurs fenêtres en ruine.

En revoyant mes cousins, je réalise que ma joie se teinte aussi d'une vague culpabilité. J'ai le sentiment de les avoir abandonnés : je n'ai pas vu grandir leurs enfants, je ne les ai pas accompagnés dans nos deuils communs. Mes tantes paternelles aux prénoms d'impératrices, Eudoxie, Anastasie, se sont éteintes, et avec elles le lien à l'héritage chrétien de Byzance. La famille maternelle aussi, ré-emportant dans le

6. Parmi quelques mots pris au hasard : *çaršav* (le drap), *pendžer* (la fenêtre), *taze* (frais), *mušterija* (le client), *bubreg* (le rein), et même *pamuk* (le coton).

mythe des noms qui en étaient issus – Athéna, Androniki, Archimède – et dont le souvenir m'enchantait et m'attristait lorsque je les écris. Mais, écrire est une piètre expiation de mon départ et je me demande si mon regard en arrière n'est pas surtout un déni du présent que j'ai choisi, après tout, de vivre ailleurs, avec d'autres. Le mal du pays fait sans doute office de mythe pour ce pays traditionnel d'émigration : qui ici n'a pas un oncle d'Amérique ? J'ai moi-même encore dans la bouche le goût des chicklets à la cannelle que nous distribuaient des cousins lointains lorsqu'ils revenaient en visite, avec leurs enfants qui ne comprenaient personne et avaient des manières étranges. Il y a longtemps que « l'étranger », *inostranstvo*, *stranstvoto*, cette contrée vague mais chargée de sens s'oppose au « chez nous »⁷. Dans les histoires et le folklore, ces horizons lointains reviennent toujours comme une menace : « Maudite soit l'Australie qui m'a pris mon homme » dit un vieux refrain que fredonnait mon père et qu'il devait bien connaître puisque son propre père avait passé dix ans outre-Atlantique. Bien plus tard, j'ai vu de mes yeux le spectacle poignant d'un vieillard qui embrassait le sol natal débarquant d'un vol intercontinental. La Macédoine n'est d'ailleurs pas la seule à qui « l'étranger » « prenait » amants et maris. Sur les îles dalmates ou grecques, d'innombrables ruines témoignent de l'oubli de leurs lointains héritiers, et il est peu de familles dans les Balkans qui ne puissent lancer pareille malédiction. Et si la seconde ville macédonienne par le nombre d'habitants se trouve de nos jours sur un autre continent, je ne doute pas qu'il en soit de même en Grèce, Roumanie, Turquie, ou Albanie. Compensation ou souffrance, je sais que ce regret du pays est la première marque de l'oubli.

À ce sentiment sans doute collectif s'ajoute le destin particulier de ma famille dont chaque génération abandonne à son tour sa ville et sa langue natales. Mon grand-père a passé une partie de sa jeunesse en Amérique, mes parents se sont établis à Belgrade, et j'ai fondé moi-même ma famille en Californie. L'abandon de la langue natale n'était-il pas d'ailleurs déjà inscrit dans le prénom donné à ma grand-mère : Polixéni, la « très étrangère ? » En passant au serbo-croate, ma mère ne faisait que répéter la stratégie du caméléon de ses ancêtres et j'ai fait de même, à mon tour, adoptant le français et l'anglais, langues mondiales somme toute plus pratiques pour vivre et publier. Et cependant aujourd'hui, pensant au passé qui s'éloigne, je me laisse bercer par la nostalgie des langues de cette Yougoslavie éclatée qui lentement disparaît des cartes et des consciences. Tout comme l'Istanbul de Pamuk ou le vieux Bitola, elle n'existe plus que de manière spectrale, sépulcrale : dans les souvenirs des vieux, dans le nom de la compagnie aérienne Jugoslovenski Aero Transport qu'on a oublié de changer, ou dans le prénom « patriotique » de mon amie Yougoslava, tout aussi périmé qu'un passeport. Ou simplement sous la figure de ce sud – *Youg* – de mes rêves...

Mais alors que les peuples « auparavant dénommés yougoslaves » se rabattent maintenant tant bien que mal sur d'autres identités, les Tzintzars qui déterminent la mienne s'éteignent lentement comme en témoigne ma famille. La disparition de la langue en est un indicateur. Jusqu'au XIX^e siècle les ethnies se mélangeaient peu dans les Balkans, gardant leur langue et leurs coutumes propres. Enclavés parmi les

7. En serbe et en macédonien, le parler quotidien permet d'ailleurs encore de demander si un inconnu est « à nous » (« naš »), sans préciser le « nous » collectif et sans penser en xénophobes.

dialectes slaves, mes ancêtres ont préservé au cours des siècles leur langue purement romane, purement orale, et que parlait encore ma tante Androniki qui vient de s'éteindre. Puis, ayant compris que pour prospérer dans le commerce il leur fallait une *lingua franca*, les familles qui se fixaient dans les grandes villes passèrent au grec qui rehaussait leur statut culturel et facilitait leur succès commercial. Les plus aisées achetaient des vignobles, des propriétés à Athènes ou en Alexandrie, construisaient d'élégantes demeures à Monastiri. À mon grand-père maternel, jeune avocat cultivé et de culture hellénisée, son épouse apportait de sa campagne une langue qu'elle n'enseignera plus à ses enfants, une dot considérable, et la mentalité âpre de ceux qui comptent encore les sous : « L'amour pour l'amour, le fromage pour de l'argent » constate et commande l'un des rares proverbes qu'elle m'apprit. De sa langue, je ne retrouve que quelques bribes d'expressions savoureuses : « Adjutatz fratz di sotem Malina di kakac », « aidez-moi, mes frères à tirer Malina de la merde », se moquait-elle de moi lorsque j'oubliais mes devoirs d'école ; « Tzi fatz », « que fais-tu », me demandait-elle parfois.

Mais pour les Tzintzares l'adoption du grec ou du serbe, qu'ils pratiquaient plus au nord, signait un « arrêt de mort » collectif au profit de la réussite individuelle. La disparition de leur ethnie est maintenant parachevée. Jusqu'à un passé récent, et malgré le maquillage partiel de leurs patronymes et la perte de la langue, ils se reconnaissaient parfaitement entre eux et pratiquaient une endogamie stricte. Ce temps est aujourd'hui révolu : sans génocide ni violence, cette population a disparu de Bitola, mais à la différence des Turcs ou des Arméniens, rapatriés, elle s'est fondue dans la carte d'autres peuples et cultures. Au dernier recensement, on en comptait dix mille en Macédoine et seulement 293 en Serbie, me renseigne l'encyclopédie. En témoignent mes nombreux cousins éparpillés dans le monde et devenus suisses, croates ou allemands, par facilité, par oubli, par la force des choses. À travers nos oublis s'amorcent de nouvelles lignées et s'éteint un monde, parfois plusieurs mondes superposés (le yougoslave, le tzintzare...). Ce savoir discret explique sans doute mon mal du pays (et d'abord, de quel pays ?), le silence de mon fils, exilé lui-aussi de la langue de sa mère, mon retour nostalgique vers le passé, et peut-être même mon rapport ambivalent au français, ma langue désormais, mais à laquelle j'en veux de s'installer alors que les autres s'étiolent... Peut-être cette émigration qui est le lot constant de ma famille donne-t-elle un poids additionnel au regret des choses qui passent. « Neise » dirait ma mère, « c'est comme ça, peu importe, passons », une autre expression qui me colle à la peau sans que je sache exactement ni ce qu'elle signifie, ni même de quelle langue elle vient. Passons...

« Que les regrets de la jeunesse sont pesants ! ». Le refrain triste et lent de cette vieille chanson serbe ponctue mes réflexions : « žal za mladost », la nostalgie de sa jeunesse perdue, figure d'ailleurs, de manière inattendue comme un équivalent de la *saudade* dans Wikipedia. De même que le sentiment qu'il évoque, l'expression est ancrée dans le folklore du sud des Balkans, transmise par une œuvre qui incarne à elle-même sa nostalgie identitaire, *Koštana* de Borislav Stanković. Dans cette pièce que j'ai souvent vue jouer à Belgrade, ces paroles font partie d'une romance chantée

par la jeune Tsigane⁸ Koštana, héroïne dont la beauté, la danse, et l'inaccessibilité tournent la tête à toute une petite ville du sud de la Serbie. Stanković, auteur de la fin du XIX^e siècle avait saisi l'essence du *sevdah* qui définit son époque et ce sud déjà mythique. Son œuvre parle du déclin d'un empire et de ses conséquences : la perte d'énergie vitale, l'appauvrissement, les sacrifices imposés aux hommes et (surtout) aux femmes. L'intrigue, très simple, place la jeune danseuse au centre de plusieurs hommes pris dans une existence désolée, qui se désespèrent de mourir sans avoir vraiment vécu et veulent échapper à leur vie étroite, à leurs femmes vieillissantes, à la réalité sinistre de la province. La désirable mais inatteignable Koštana qui souffre elle-même d'un désir de l'impossible, relève du mythe contemporain de la gitane qui brise l'ordre de sa société, mythe mis en scène dans la *Carmen* de Mérimée ou de Bizet. À un moment, le maître de la maison sur le retour de l'âge lui demande de chanter la chanson nostalgique qui est le point fort de la pièce⁹ : « Da znaeš, mori mome, da znaeš, kolka je žalba za mladost » – « Si seulement tu savais, ô mon enfant, combien les regrets de la jeunesse pèsent »¹⁰. Tout dans cette chanson souvent entendue cultive le *sevdah* : le passé, la quête de l'impossible retour, le Sud immobile et lourd, la province qui tue, la tendresse mêlée de désir, le chant aux intonations orientales. La morosité des personnages de Stanković vient de leur certitude que rien ne change en bien, historiquement, dans les Balkans. Son œuvre est à cet égard représentative de tout un courant de littérature de l'Europe centrale et du Sud, dont je retrouve les échos dans le livre d'Antonio Magris, *Danube* (1986). Cette littérature dont Magris est le digne héritier est sensible à la longueur du temps qui passe, trouble et charriant un poids inconnu, comme les eaux du grand fleuve ou celles de la Morava qui inondent régulièrement le pays natal de Stanković et figurent également dans les chants populaires.

Mais les paroles fredonnées m'apportent aussi un apaisement par leur mélodie lente et la tendresse de l'apostrophe « mori mome », « ô mon enfant », qui fait partie du parler ancien. De nouveau, elle me replace dans l'histoire : l'interjection « mori » était autrefois exclusivement utilisée pour s'adresser à une femme, remplaçant son prénom, omis par pudeur. À cet appel qui lui disait tout du *sevdah* amoureux, la jeune femme faisait écho par sa version venant également de la culture turque et réservée strictement à l'homme : « bre ». Une ancienne morale du silence où le sentiment n'affleure qu'à travers des exclamations fait partie de cette culture populaire qui transmet le fond des rapports humains par le chant ou par des gestes rituels. Cette morale a bien évidemment disparu aujourd'hui et on me pardonnera de la trahir en évoquant une histoire familiale : mon père, imprégné de ce tabou traditionnel, a pendant longtemps, m'a-t-on dit, hésité à appeler ma mère en public par son prénom, par bienséance. Mais si l'apostrophe « mori » parle de la passion, l'appellation « mome » qui fait encore partie de mon paysage affectif neutralise et protège la jeune femme

8. Les Roms étaient traditionnellement appelés « Tsiganes » en Serbie.

9. Il s'agit de la musique *sevdah*, cultivée et chantée dans des occasions spéciales.

10. Curieusement, l'article de Wikipedia cite « žal za mladost », ou « regret de la jeunesse perdue », parmi les équivalents étrangers de « saudade » sans pourtant le rapprocher de « sevdah ».

qu'elle désigne. Disparu désormais de la langue serbe, ce tendre diminutif strictement réservé aux toutes jeunes filles, leur accorde par son genre grammatical neutre plutôt que féminin, un statut d'enfant encore exempté des dures réalités de l'existence féminine. Et lorsque j'entends par hasard sur un vieil enregistrement ethnographique le refrain « Malino mome », je sais qu'il invoque avec douceur l'enfant macédonienne que je ne suis plus.

Au terme de cette réminiscence je comprends que ce sont les noms et les expressions du terroir qui me manquent aujourd'hui, plus encore que la senteur de menthe ou le tacatac des sandales en bois, plus même que mon enfance. Je me remémore les mots du quartier paternel, la « dolnata ma'la », les proverbes anciens, les noms byzantins ou helléniques de mes ancêtres, les chants et les rires.... La langue serbe que je parle encore n'a pas ce goût du perdu-à-jamais qui distingue mes souvenirs de Bitola. Certaines expressions, comme des voix aimées et disparues, touchent au plus profond de notre être et restent aussi impossibles à traduire qu'impératives à exprimer. Doux et amers en même temps, le *sevdah* ou la *saudade* ont cela de commun qu'on les chante alors même qu'on a la gorge serrée... C'est pour cela peut-être, par la discrétion ultime qui caractérise toute culture populaire, que les plus beaux chants de « chez nous » se restreignent au simple appel – « ah, mori mome » ! Et que, renonçant à les traduire je me laisse bercer par les vers du poète qui a su si bien exprimer dans sa langue, dorénavant la mienne, la douceur d'un passé qui me hante : « j'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans ... ».

Références citées

- CASSIN, Barbara (dir.), 2004. *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles*. Paris : Le Seuil/Le Robert.
- HALBWACHS, Maurice, 1967 [1950]. *La mémoire collective*. Paris : Presses universitaires de France.
- MAALOUF, Amin, 2004. *Origines*. Paris : Grasset.
- MAGRIS, Antonio, 1986. *Danube* (traduit par Jean et Marie-Noëlle Pastureau). Paris : Gallimard.
- PAMUK Orhan, 2007. *Istanbul*. Paris : Gallimard.
- PAP Leo, 1992. « On the Etymology of Portuguese SAUDADE : an instance of multiple causation », *Word*, 43(1) : 97-102.
- RICÉUR, Paul, 2000. *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris : Seuil.